

## El Bahdja

La mémoire de notre famille ne doit pas se perdre. C'était mon dernier soir à Alger. Le ciel était couvert. Azziz me prit par l'épaule.

« Qu'est-ce que vous diriez d'un petit hammam avant d'aller dîner, mon ami ? » proposa-t-il.

Nestor se joignit à nous. L'établissement était situé au-dessus de la Grande Poste. On roula rapidement nos affaires dans un casier situé au-dessus de matelas alignés côte à côte sur une petite estrade. Après avoir passé une lourde porte, on parvint dans un vaste espace sans fenêtre. De fines gouttes d'eau ruisselaient du plafond. On s'installa près d'une fontaine.

« J'ai beaucoup de chance, dis-je aussitôt dans les brumes du bain de vapeur. Mon voyage se termine... »

— Vous repartez demain matin ?

— Oui.

— Quel bilan tirez-vous ? Globalement positif ? »

Il parlait de mon voyage comme de l'action d'un gouvernement !

« C'est un exercice de réconciliation qui se termine. Réconciliation avec moi-même. »

— Avec vous-même seulement ? »

Il paraissait déçu.

« Avec toute une nation aussi. Vous préférez comme ça ? »

— J'aime mieux.

— Tu ne me laisses rien passer, n'est-ce pas ? »

Il haussa les épaules.

« Tu n'as pas retraversé la Méditerranée pour qu'on te laisse passer quoi que ce soit. Moi ou un autre. Ça fait combien de temps ? Quarante ans, c'est ça ? Et il faudrait encore user de diplomatie. Après tout ce temps. Les masques sont tombés tout au long de votre séjour, mon ami. Demande aux esprits du hammam qui nous entourent ce qu'ils en pensent. Je suis sûr qu'ils seront d'accord avec moi. »

Je ne sais pas à quels esprits il faisait allusion. Il ne me loupait jamais. Je me saisis d'un broc qui flottait dans la fontaine et le remplis d'eau brûlante que je laissai glisser lentement le long de mon dos. La chaleur balaya toutes les tensions de ces dernières semaines, comme si elle libérait mon énergie. Impossible de le nier à la veille du départ : les bousculades d'Azziz m'avaient rendu service. À quoi mon voyage aurait-il ressemblé sans lui ? Il m'avait guidé tout au long d'un périple passionnant et périlleux.

« Ce hammam remonte à l'époque turque, vous croyez ? lui demandai-je. »

— Cet espace, oui. L'entrée, non. »

Après le bain, on retourna dans la pièce principale, enveloppés dans d'épaisses serviettes. On s'allongea sur les matelas.

« Omar ! cria Azziz. Tu nous apportes trois jus de fruits ! »

Avec ses yeux bleus soulignés d'un trait de khôl et son fin collier de barbe presque imperceptible, teint au henné, le gérant abandonna à regret son journal, ouvrit un frigidaire situé derrière le comptoir et déboucha les bouteilles.

« Français ? me dit-il.

— Oui.

— L'ONU vient de décider de mener sa propre enquête après l'attentat qui a visé ses locaux à Hydra, fit-il abruptement, en s'asseyant à l'extrémité du lit où j'étais allongé.

— Bonne nouvelle, non ?

— Pas une mauvaise chose. On va en savoir un peu plus sur tout ça, pas vrai ? Je vais vous dire, je mettrais ma main à couper que nos braves dirigeants manipulent le terrorisme islamiste en leur faveur. Ils sont tous, autant qu'ils sont, responsables des massacres et des attentats suicide. Moi, c'est ce que je pense. Armée et FIS confondus. »

A la veille du jour de la grande prière, le hammam était presque vide. Un client âgé ronflait à l'autre bout de la pièce.

« Certains le disent, ajouta Azziz prudemment.

— Moi, je le dis. Les intégristes islamistes tuent, mais l'armée aussi. Dire que ce régime pourri est innocent relève de la naïveté, dire qu'il est complice n'absout pas pour autant les islamistes de leurs crimes.

— Complicé », dis-je à mon tour.

Depuis le temps que le pays, dont je venais, refusait la repentance pour son passé colonial, les activités subversives se multipliaient, comme s'il y eût un lien entre l'intransigeance des uns et les déboires identitaires des autres. Le gagnant de ce dialogue de sourds c'était l'extrémisme. La perversité des services spéciaux faisait le reste.

Je n'aurais pas associé la chaleur et la détente du hammam avec l'inquiétant constat que notre gérant dressa soudain sans crier gare :

« Le phénomène islamiste dans notre pays, il est fabriqué de toutes pièces dans les labos de nos services secrets, affirma-t-il d'une traite.

— Pourquoi le serait-il ?

— Je vous le dis. »

Maigre démonstration.

« Ce sont comme des chimistes : ils font des expériences. Un attentat qui vise ici, un autre qui vise là.

— À qui le crime profiterait-il ? »

La question n'intéressait pas Omar. Il haussa les épaules. Elle était pourtant essentielle ! Je ne le faisais pas exprès. Je posais des questions pour mieux comprendre, pas pour prendre parti.

« Regardez ce qui se passe en Kabylie, continua-t-il. Le pouvoir s'est mis dans la tête de contrecarrer le berbérisme. Pourquoi ? Hein, pourquoi ?

— Pourquoi ? répétais-je avec bonne volonté.

— Parce qu'en Kabylie on aime la liberté, la vraie. Tandis qu'ici, à Alger, on n'a pas l'habitude. La démocratie et nous, ça fait deux. Il faut toujours qu'on la contienne. Vous connaissez l'épreuve des rênes, on est comme des pur-sang. Il faut toujours qu'ils nous brident. On n'a jamais la maturité qu'il faut. »

Au fil des semaines j'avais pris l'habitude d'entendre les Algériens, dans les cafés ou les hammams, parler de tous ces sujets.

« Alger se barricade, regardez les bâtiments officiels. Et tous ces barrages. La petite lampe qu'on passe sur votre visage, à la nuit tombée. Pour le reste, que Dieu protège les habitants ! Il ne manque que les tranchées, et le décor est planté. Allez, il faut garder l'espoir. »

Bien que j'y fusse né, je ne réalisais pas complètement que je me trouvais dans un de ces pays où la liberté s'arrache, à peine garantie. Les échanges virulents faisaient partie d'un réflexe de bonne santé mentale. Je ne me doutais pas toutefois que ça irait si loin. Je

compris, jour après jour, pourquoi ils en étaient arrivés là. À partir de ma propre histoire, moi, Pascal Cazès.

« Mais... — Je cherchais une réplique. Vous êtes un pays jeune. Donc, à la recherche de lui-même. Prenez la mondialisation... »

Je ne pus aller plus loin. Omar me regarda comme si j'avais prononcé une insanité. Au mieux, une incongruité.

« Vous avez dit, mondialisation ? reprit-il, sarcastique. Je vais vous dire, la mondialisation, elle est venue, et elle est repartie tout de suite en courant. Quand elle a vu l'Algérie elle s'est enfuie comme une vierge effarouchée. Elle n'avait jamais vu un pays pareil avant. »

Ce défaitisme, je m'y étais presque habitué. Résignation à ce que chaque jour ressemble au précédent, sans le moindre progrès. J'avais aussi noté un phénomène inhabituel : l'évocation de questions intimes ou de destin personnel, comme il allait de soi en Europe, se heurtait ici à une sorte d'indifférence générale. On ne pouvait pas s'offrir ce luxe. Il fallait d'abord régler des questions vitales.

On se prépara peu après à partir. Trapu et sec, Omar serra ma main et insista : « Faites-moi confiance, je sais que j'ai raison. Vous pouvez me croire. »

J'avais appris aussi à me méfier. À relativiser. On se dirigea vers l'amirauté. Dans la vitrine d'un tailleur de la rue Bâb Azzoun, une affichette m'intrigua : « Tous les ourlets de pantalons seront récupérés dans la journée ». Je lus à haute voix la précieuse formule, Azziz se mit à rire.

« Argument commercial, dis-je en sifflotant. Sur le ton de la menace : vous n'allez pas nous encombrer avec vos pantalons plus d'une journée... Et tu ne récupères, dans l'affaire, que l'ourlet.

— Il y a un peu de ça, oui. »

Les ourlets, on les récupère. Les pantalons, on verra.

« C'est une belle phrase, estima Nestor. Macache, je ne vois pas où est le problème. »

Je n'avais pas dit qu'il y en avait un. Un ourlet de pantalon, ça ne se récupère pas d'abord. Je suis un puriste ? Je donne raison aux islamistes qui veulent limiter l'extension du français ? Peut-être.

« Une affichette un peu stupide, mais bon. Rien de grave », ajouta Azziz.

Ivre de mon prochain départ, n'ayant plus rien à perdre, je me lançai dans une explication : « Il y a une belle gravité ontologique dans cette histoire de pantalon. L'ourlet se taille la part principale, plus important que l'étoffe à laquelle il est rattaché. Suivez l'idée. On part du bas, du plus simple de la vie, un bas de pantalon. C'est souvent une bonne idée, la simplicité. Si on considère les guerres et le réchauffement de la planète comme plus déterminants, au moins dans l'absolu, qu'un ourlet de pantalon, on ne pourra pas comprendre comment certains crimes se produisent.

— Comme vous y allez.

— Les rues des villes du monde sont remplies de types qui véhiculent des concepts inconscients aussi nuls.

— Vous exagérez. L'affichette est un peu lourde, rien de plus.

— Ne le croyez pas. La démente n'est jamais très loin de certaines expressions. Simplement elle est cachée, on ne la voit pas. Elles nous y conduisent. Je pense qu'il faut se méfier. Quand l'esprit se lâche, que les concepts s'en mêlent, tout peut arriver. Les morts tapent au carreau et demandent à entrer, les ourlets de pantalon ont une vie indépendante et la sensation de chaud se perd dans les méandres neurologiques. »

Nestor se mit à rire. Azziz s'arrêta de marcher et me fit face : « C'est la chaleur du hammam qui vous a perturbé à ce point ?

— Je ne crois pas. Je vous parle de meurtre. Meurtre du langage.

— Il vaut mieux celui-là que tous les autres.

— Tout est lié.

— N'insistez pas. Ce tailleur est un simple d'esprit, c'est tout ! Admettons que la jugeote et lui ça fait deux. Et alors ? Où est le problème ? »

Pour mon dernier soir en Algérie, Azziz avait tenu à m'inviter chez Barberousse, un restaurant de poissons en contrebas de la place des Martyrs. Gravures de Baba Aroudj et du vieil Alger ornaient les murs.

« Vous pensez comme Omar, n'est-ce pas ? demandai-je à mon ami. Vous ne vous faites plus d'illusions sur ce qui se passe ici ? »

— Si, il me reste encore des doutes. Je vous commande des sardines d'abord, une petite assiette de calamars avec une salade épicée, ça vous va ?

— Parfait. »

Le patron vint saluer Azziz qui était un habitué des lieux.

« Puisque c'est le dernier soir et que je ne sais pas quand on se reverra, j'ai des petites choses à vous dire, Pascal.

— Je t'écoute, mon ami.

— L'Algérie est proche, et pourtant elle semble très loin parfois, n'est-ce pas ? C'est un de ses nombreux paradoxes. Proche de l'Europe, et si loin aussi. Mais ce n'est pas de ça dont je veux vous parler. »

À la fin du repas, Azziz poussa nos assiettes et non sans solennité s'adressa à moi :

« J'ai des recommandations à vous faire. Vous avez vu et compris pas mal de choses de ce qui se passe ici. Encore que tout, ou presque, soit caché. Mais justement ! Avec un peu de flair, on devine. Et vous êtes un intuitif. Ces choses que vous avez comprises, ou même cru comprendre, il faut en parler autour de vous. À votre retour. Briser notre isolement. Je compte sur vous. Moi, je ne peux plus rien faire. Je n'ai même pas le droit de quitter ce pays. D'ailleurs, je n'en ai plus envie. Je suis fatigué. Essayer un nouveau refus de vos services consulaires, ça ne m'amuse plus. Tenez, je vais vous montrer le dernier imprimé que j'ai reçu.

— Ne cherchez pas, ce n'est pas la peine. »

Je ressentis une étrange impression. C'était comme s'il me confiait une mission. La dernière. J'avais une dette vis-à-vis de lui.

« Votre pays est dans nos pensées, ne vous inquiétez pas, dis-je pour désamorcer.

— Dans vos pensées ? Vous êtes sûr ? Moi, je connais des soi-disant historiens, ou des commentateurs qui descendent dans le dernier palace qui nous reste, et qui se taisent. Ils s'en tiennent, c'est tellement plus commode, aux mots d'ordre que la junte militaire leur jette en pâture. C'est de ce cercle infernal dont il faut sortir. Ces commentateurs connaissent la corruption du pays, la nature totalitaire du régime, mais comme c'est leur fonds de commerce, et qu'ils veulent continuer à venir, ils n'écrivent pas tout, loin de là, d'autant que le pays est verrouillé de l'intérieur. Ils se taisent. C'est moche. Ils ne nous aident pas.

— S'ils disent ce qu'ils savent, ils n'obtiendront pas de visas, vous savez bien.

— Et alors ? Certains d'entre eux sont d'extraction algérienne. Ils sont assez égoïstes pour faire passer leur désir de venir en Algérie avant la dénonciation de l'aberration de notre système. » Et, à douze heures de mon départ, il termina son couplet : « Personne ne nous aide.

— Arrête de me faire une scène parce que je rentre en France, lui dis-je. Ne t'inquiète pas, je parlerai.

— Promettez-moi quelque chose : dites ce que vous savez, ce que vous avez compris, c'est important pour nous, au moins autant que la dénonciation du colonialisme. On compte sur vous, mon ami. Ne vous inquiétez pas pour vos visas à venir. Un jour, ce cauchemar cessera. Le plus important est que vous disiez les choses, quelles que soient les conséquences. »

La soirée prit fin. Sur cette promesse que je n'oublierai pas. Vingt-quatre heures plus tard, j'avais retrouvé ma vie française, un peu sonnée que deux heures de vol à peine suffirent à me séparer d'une partie de moi-même. C'était le jeu.